



Peinture
 Pour une
 réhabilitation
 d'Albert Marquet

Marquet, mieux que sa réputation

Une rétrospective, au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, tente de réhabiliter un artiste trop souvent réduit à ses paysages

ARTS

Dans nombre de musées, en France, en Europe et aux Etats-Unis, il y a un tableau d'Albert Marquet (1875-1947), qui est presque à tout coup un paysage puisque Marquet s'est consacré principalement à ce genre. Ce paysage a pour motif les quais de la Seine à Paris, de Notre-Dame à l'est au Louvre à l'ouest, ce fleuve en Normandie, le port d'Alger ou d'autres rivages de la Méditerranée, en France et en Italie. Ce paysage est le plus souvent dominé par des harmonies de gris relevées de quelques touches plus intenses, coque noire et rouge d'un remorqueur ou cheminée blanc et rouge d'un paquebot.

D'une toile à l'autre, les différences sont assez réduites. Aussi est-on tenté d'en conclure que Marquet a trouvé un poncif et s'y est tenu. Circonstance aggravante : le large succès dont il a bénéficié auprès des collectionneurs et des conservateurs français dans l'entre-deux-guerres, période où ceux-ci ne se distinguent pas par l'audace de leurs choix.

C'est le temps où les anciens fauves, dont Marquet a été proche en 1905 et 1906, se rangent et se vendent de mieux en mieux, celui où son ami Matisse alimente le marché en aimables scènes d'intérieur niçoises et Derain en habiles pastiches des maîtres anciens et de Courbet. Et lui, donc, en bords de mer et de rivière : peinture prévisible et tran-

quille. Rien qui semble justifier une rétrospective.

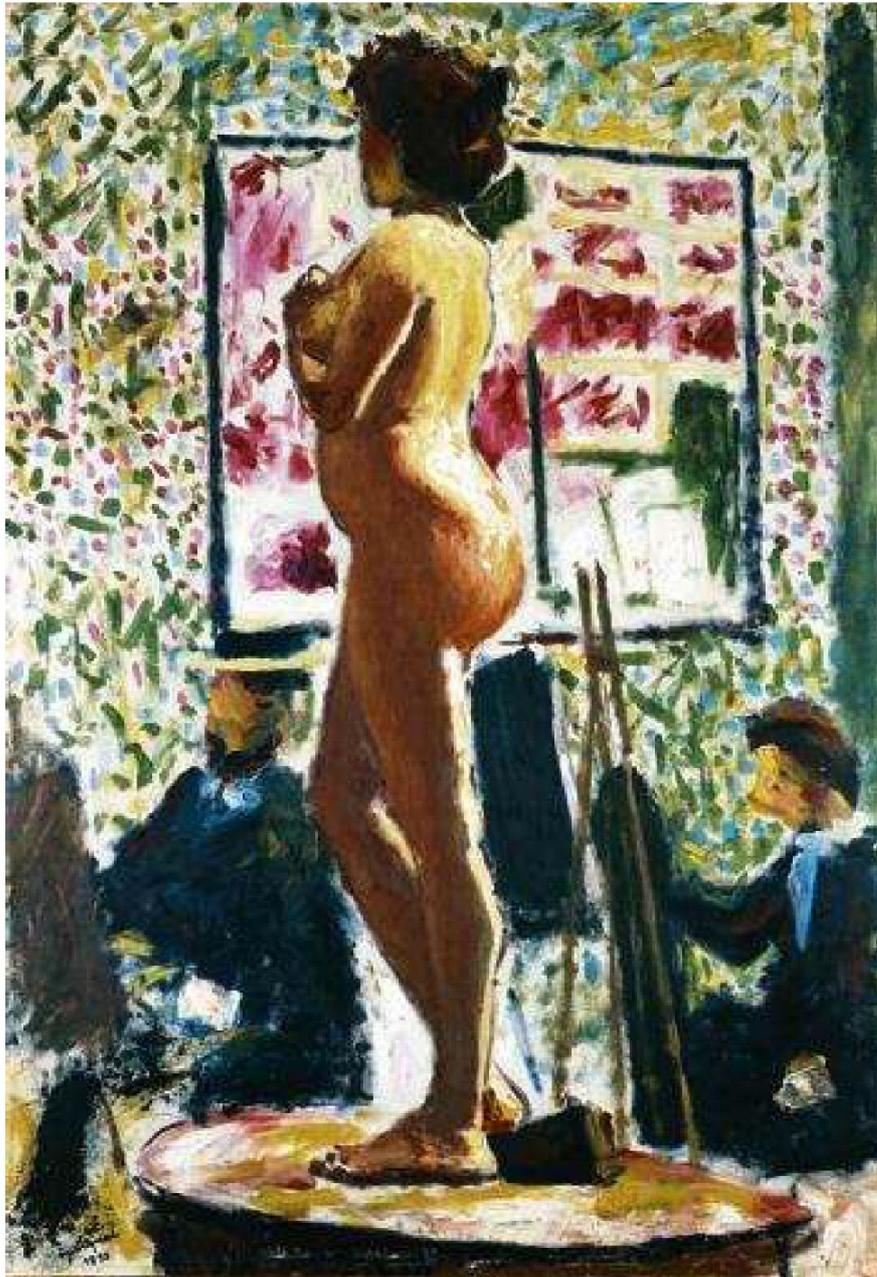
Celle que lui consacre le Musée d'art moderne de la Ville de Paris est donc une tentative de réhabilitation. Elle attire l'attention sur des moments méconnus et montre que sa méthode de travail ne se réduit pas à la répétition de quelques effets atmosphériques. Elle se limite à un peu moins de quatre-vingts peintures et autant d'œuvres sur papier, sélection assez restreinte qui évite la monotonie par sa brièveté. L'accrochage prend des libertés avec la chronologie et scande le parcours de toiles plus colorées qui rompent avec la dominante grise. L'effort pour renouveler l'idée que l'on a de l'artiste est constant.

Beaux débuts, fin étrange

A plusieurs moments, il est convaincant. Il l'est quand, dans la première salle, se trouvent réunies des études de nu datant de ses débuts dans l'atelier de Gustave Moreau aux Beaux-Arts entre 1892 et 1899 et des années qui précèdent la première guerre mondiale. Elles avouent le magnétisme que le corps féminin exerce sur le jeune artiste, que ce corps soit celui du modèle, d'une prostituée ou de son amie du moment. Les dessins d'amours lesbiennes sont plus indiscrets encore, comme le sont, sur le même sujet, ceux de Bonnard et de Picasso.

Mais, passé la guerre, il n'y en a plus. Ses croquis de maisons closes ont continué à circuler et à être reproduits par la suite mais sans qu'il en ajoute d'autres. On





« Nu, dit nu fauve » (1898).

ADAGP, PARIS
 2016

Ses études de nu avouent le magnétisme que le corps féminin exerce sur l'artiste

explicitement refusé d'exposer dans la France de l'Occupation et de signer le certificat de non-judaité qui était réclamé aux exposants.

Beaux débuts, fin étrange. Entre eux, donc, trois décennies de paysages. En ont été retenues des séries cohérentes, pour montrer comment il exécute des variations sur une composition réduite à peu d'éléments afin que les eaux et les cieux, reliés par des brouillards et des fumées d'usine, envahissent la toile.

Cette méthode vient de l'impressionnisme en général et de Monet en particulier, qui l'a pratiquée face aux peupliers, aux meules et à ses nymphéas. Marquet l'applique à la baie de Naples et au Vésuve, au quai de la Mégisserie, à Notre-Dame.

Exception inexpliquée

Il prolonge le postimpressionnisme jusqu'à l'anachronisme. Ses meilleures toiles se hissent au niveau des bons Monet – des bons, pas des meilleurs. Parmi elles, seul de son espèce, se trouve un nocturne du Pont-Neuf, avec enseignes électriques et phares des automobiles se reflétant sur la chaussée humide. Encore une exception inexpliquée.

Aussi sort-on convaincu que Marquet vaut mieux que sa réputation de décorateur pour salons bourgeois et qu'il aurait pu sans doute être un artiste de premier plan. Ce qui lui a manqué pour le devenir, on ne saurait le dire. ■

PHILIPPE DAGEN

ne sait à quoi attribuer cette conversion à la chasteté, à son mariage, peut-être, ou à la volonté d'être désormais respectable. Reste une toile particulièrement remarquable, un nu à contre-jour de 1909 ou 1910, plus allusif, plus léger et, pour ces raisons, plus chargé d'érotisme.

L'autre meilleur moment se place tout à la fin. Réfugié à Alger

à l'automne 1940, Marquet y revient au motif qu'il y a déjà traité dans l'entre-deux-guerres : quais, paquebots et barques. Mais il regarde de moins en moins à travers sa fenêtre, à peine entrouverte ou fermée par des persiennes, et la peint dans cet état, en de petits tableaux géométriques où la lumière devient de plus en plus verte.

Ces variations intriguent, car sa peinture, jusqu'alors panoramique et de plein air, paraît soudain prise de claustrophobie. Il n'y a pas d'explication claire à ce changement, que l'on peut attribuer soit à la lassitude d'avoir trop peint, soit au malaise que suscitent en lui alors les événements : le placide Marquet est en effet l'un des rares artistes qui aient

« Albert Marquet, peintre du temps suspendu », Musée d'art moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, Paris 16^e. Du mardi au dimanche de 10 heures à 18 heures, jeudi jusqu'à 22 heures. Jusqu'au 21 août. Entrée de 9 à 12 euros.

